DEUXIEME ANNÉE. — N° 45 DIX CENTIMES DU 19 AU 25 SEPTEMBRE 1896

LE LIBERTAIRE

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

UN AN . . . . . 6 francs
SIX MOIS . . . . . 3 —
TROIS MOIS . . . . . 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
5, Rue Briquet (Montmartre), PARIS

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

UN AN . . . . . 8 francs
SIX MOIS . . . . . 4 —
TROIS MOIS 2

A NOS CAMARADES

On trouvera à la 4me page de ce Numéro le texte de l'appel que nous adressons à la population parisienne à l'occasion de la conférence que notre collaborateur Sébastien Faure, fera à la salle Chayne, 12, rue d'Allemagne sur « les crimes de Dieu » ; « derniers avatars de l'esprit religieux. »

Les exemplaires du présent Numéro destinés à Paris et la Banlieue ont été tirés en couleur pour permettre à ceux de nos lecteurs et amis qui approuvent l'agitation que nous faisons, d'afficher la quatrième page après l'avoir recêtue d'un timbre de 12 centimes.

Que nos camarades qui ont à cœur le succès de cette conférence et de la campagne que nous poursuivons, placardent cette quatrième page, non seulement dans la rue, mais encore dans les établissements publics qu'ils fréquentent : ateliers, marchands de vins, restaurants, bureaux de tabacs, coiffeurs, etc. Pour chacun, c'est l'affaire de quelques sous et l'on peut prévoir l'énorme publicité qui résulterait du bon vouloir d'un certain nombre.

Nous avertissons en outre nos amis que nous avons commandé, pour cette conférence, vingt mille passe-partout. A partir du jeudi 17 courant et jusqu'au lendemain soir, tous ceux qui en désireront pourront venir en demander au Libertaire, *5, rue Briquet, la quantité dont ils pourront assurer la distribution.*

LES CRIMES DE DIEU

Sébastien Faure a fait deux très belles conférences au théâtre des Menus-Plaisirs, samedi et mardi, sur « les Crimes de Dieu. »

Samedi plus de 1,500 personnes n'ont pu trouver place dans ce théâtre où 2,000 spectateurs avaient, de bonne heure, pu se loger : mardi soir, la salle a été comble, on n'a refusé personne.

Je ne puis faire, ici, un compte rendu, même très sommaire, de ces deux conférences, il me faudrait dix fois toute la place du journal — notre ami, avec sa diction rapide et claire, a parlé pendant six heures! — D'ailleurs ceux qui s'intéressent à ce sujet gagneront à attendre. La semaine prochaine très probablement, sous la signature de Sébastien Faure, le *Libertaire* publiera la suite des « Crimes de Dieu », ils auront ainsi, toute la substance sinon le texte de ces conférences improvisées.

La première conférence n'a donné lieu à aucun incident, à aucune contradiction. — A celle de mardi, un Monsieur fort correctement vêtu, d'aspect sincère, du parterre a demandé la parole. — Il a déclaré tout d'abord qu'il poursuivait le même but que Sébastien Faure qu'il voulait le bonheur pour tous; mais qu'il croyait en Dieu. Un léger tumulte s'est alors produit « définissez votre Dieu, comment est-il? » a t-on crié de divers côtés — L'orateur très courtoisement n'a pas répondu à ces questions indiscrètes. — Il a ensuite reproché à Faure — de n'avoir pas dit de quelle façon il entendait rendre les hommes heureux et comment le Mal social disparaîtrait de la terre « Vous êtes un démolisseur habile, M. Faure, a t-il dit, mais il s'agit de reconstruire. »

Notre collaborateur, à qui cette question a cent fois posée, a dit : « vous voulez que je vous réponde en deux mots, que j'expose ce que j'entends par « ma philosophie positive. » C'est presque un piège que vous me tendez, car si je ne suis pas suffisamment explicite, vous direz que je n'ai pas répondu à toute la question.

Pour ne laisser subsister aucun doute, pour fouiller tout le sujet que vous me proposez de traiter et ne rien laisser dans l'ombre il me faut une ou plusieurs conférences; l'année dernière, salle Arras, j'ai exposé toute ma philosophie en dix-huit conférences, je ne puis raisonnablement recommencer chaque jour. »

Vous dites, vous affirmez que Dieu existe — vous êtes un croyant — moi, je me borne à dire : je n'y crois pas, la Nature me suffit. Je n'ai aucune preuve de l'existence de votre Dieu — Ah! s'il n'était chez les religieux qu'une simple hypothèse inoffensive, je m'en occuperais pas, mais il lui faut des représentants sur la terre à votre Dieu — c'est de lui que découle l'autorité des papes, des prêtres, des rois, des riches. — C'est lui qui génère l'Autorité, cause de tous les crimes, etc. »

Durant une bonne partie de la soirée le public de bonne humeur causait comme en famille — des échanges d'arguments se produisaient entre lui et les orateurs sans perturbation dans les idées — ajoutons cependant qu'un spectateur empoigné par l'éloquence de notre ami a crié : « Vive Félix Faure. »

C. M.

Une collecte faite à l'issue de ces deux conférences a rapporté la somme de 96 fr. 75 cent., que nous avons distribuée aux destinataires.

Le succès considérable obtenu par ces deux conférences, la fureur avec laquelle la presse cléricafarde a accueilli la nouvelle de notre campagne anti-religieuse, les lettres de menaces et d'injures que de pauvres esprits fanatisés par les imbécillités de la Foi ont écrites à notre ami Sébastien Faure, la foule énorme accourue aux Menus Plaisirs et l'impression profonde produite par ces deux soirées nous engagent à redoubler d'ardeur dans la lutte que nous avons entreprise contre la coalition cléricale et opportuniste.

TRUCS POLICIERS

Un certain nombre de nos dépositaires, intimidés par la police, n'osent plus exposer le Libertaire *à leur devanture. La double saisie de notre journal est une circonstance qui favorise à souhait la haine dont les policiers nous honorent.*

Aussitôt qu'un de ces immondes personnages aperçoit notre feuille à la vitrine d'un marchand de journaux, il entre et, d'un air protecteur, conseille au marchand — dans son intérêt — de rentrer ce journal s'il ne veut pas s'exposer à des désagréments.

Nous connaissons des mouchards qui ont eu l'audace de dire à des marchandes (ces braves intimident de préférence les femmes) : « Sachez que vous pouvez « être rendues responsables de ce que « contient cette feuille!... Oui, si nous « voulions, nous pourrions vous pour- « suivre et vous seriez bel et bien con- « damnées pour avoir mis en vente ce « journal. »

De pauvres femmes se laissent prendre à ce langage, et, s'imaginant que « c'est arrivé », s'empressent de rentrer le Libertaire *et de le cacher.*

Ce n'est pas nous qui pouvons directement neutraliser cette sale besogne. Nos dépositaires ne nous lisent guère, vraisemblablement, et il ne nous est pas possible de les visiter tous. Mais les camarades, ceux qui jugent utile notre propagande, ceux qui ont pris l'habitude de nous lire et ne veulent pas que nous disparaissions, tous ceux-là peuvent nous aider à parer le coup qu'on veut nous porter.

Que tous nos amis expriment leur surprise de ne plus voir le Libertaire *en montre. Qu'ils en demandent le pourquoi. Qu'ils rassurent le vendeur. Qu'ils lui affirment — ce qui est vrai — que la Loi ne poursuit le colporteur qu'à défaut du gérant et de l'imprimeur (et nous avons l'un et l'autre) et les mouchards verront leurs trucs échouer misérablement.*

C'est une question de vie ou de mort pour le Libertaire. *Ce que nous attendons de nos amis est peu de chose. Nous comptons sur eux.*

LE CZAR!

Un monarque est annoncé : un empereur faisant subir son joug autoritaire à des millions d'hommes, lesquels sont knoutés par son bon plaisir, lesquels sont envoyés aux mines parce qu'ils ont le grand sentiment de la liberté et qu'ils l'osent exprimer ; un czar dont la principale force est l'ignorance et la servitude des masses qu'il étreint et fait succomber sous son joug ; un puissant, presque un Dieu va être l'hôte des Français dans quelques jours.

La République, ce gouvernement issu de notre *grande* Révolution ; nos gouvernants républicains, issus du suffrage universel ; nos bourgeois au pouvoir, issus des lâchetés, des hypocrisies qui ont fait dévier tous les mouvements révolutionnaires ; une certaine partie de la population même, ivre des douleurs dont elle ne se rend plus compte, l'atavisme l'y ayant habituée, sans pudeur se vautre dans la platitude, se prépare à recevoir une aussi grande visite, un si grand pourvoyeur de bagnes, un despote, un empereur, un czar!

Aussi les grandes colonnes de nos feuilles bourgeoises ne tarissent pas sur l'expression à donner à cette visite et sur l'impression réactionnaire qu'elle fera et laissera. Les rédacteurs officiels, les vendus qui exploitent et salissent la presse sont en divergence d'idées pour savoir de quelle manière ils seront plus plats, comment ils recevront cette quasi-divine personnalité.

Nous laisserons à ces « plumitifs » le soin d'organiser ce qu'ils voudront en faveur de leur sinistre majesté et de lui lécher les doigts de pieds.

Nous nous permettrons cependant de faire remarquer à la masse que nos dirigeants sont une fois de plus en train de la leurrer sous le couvert du dieu « patriotisme ».

⁂

Décidément, les « récepteurs officiels » du grand Pendeur blanc croient donc le peuple, qui a à son actif quelques sublimes mouvements de révolte, bien avili, avachi et bien stupide pour aller manifester sa sympathie (?) à un despote autoritaire! Mieux vaut qu'il se tienne tranquille, car il pourrait avoir un bien singulier moyen de la lui prouver...

Allons, camarades! bien des choses nous sont promises ; sachons qu'une armée de policiers est mobilisée pour rehausser l'éclat des fêtes qui vont avoir lieu, que des mesures d'ordre (?) idiotes, absurdes et insipides vont être prises pour assurer la « sécurité », que les ingénieurs, surveillants, inspecteurs des chemins de fer vont s'occuper — pour une fois — à scruter, visiter sur la ligne de l'Ouest les plus minutieux détails qui pourraient n'être pas harmonieux, et surtout dans un but de parcimonieuse et bête précaution.

Sachons que l'armée sera entièrement consignée et qu'une centaine de milliers d'hommes seront dirigés sur Paris.

Vraiment, il faut que le mouvement avancé soit bien développé et bien fort pour qu'on lui oppose un tel attirail de répression.

Donc, pour l'envahissement du sol français par un misérable à tête couronnée, dont les bottes dégoûtent du sang de ses esclaves, la France va être en état de siège!

Camarades, vous à qui la liberté est chère, à votre appréciation!

Pierre COMONT.

Le PROCÈS des TRENTE

Le peu de place qui nous est laissé par l'affiche qui occupe notre 4me page nous empêche de publier aujourd'hui la suite de l'intéressante étude de notre collaborateur Sébastien Faure sur le « Procès des Trente ».

Nos lecteurs trouveront cette suite dans le prochain numéro du « Libertaire ».

LES PARIAS

Il y a quelques années, à la suite de malheurs, mes parents, qui possédaient une petite aisance, furent réduits à la plus noire misère.

J'étais jeune, je vins à Paris espérant trouver un emploi ; mais, hélas! malgré mes démarches, je n'arrivai à rien. Je n'avais pas de références et aucun patron ne voulut m'occuper.

Les quelques sous qui me restaient de mon voyage furent vite dépensés et, un matin, je me réveillai... vagabond.

C'est alors que je compris toute l'horreur de ma situation. Je ne connaissais personne et comme il fallait vivre et que ma famille ne pouvait me secourir, je m'armai de courage, et moi qui n'avais jamais demandé, j'allai supplier le député de mon arrondissement de me venir en aide.

Comme j'étais bien mis, il me reçut d'abord assez poliment, mais, lorsque je lui eus exposé ma situation, il me toisa avec arrogance, et voici ce qu'il me dit (je ne l'oublierai jamais) : « Mon garçon, si vous aviez bien cherché, vous auriez trouvé de la besogne ; vous n'en avez pas, tant pis pour vous, moi je n'y puis rien. Au revoir! » Et il me ferma la porte au nez.

C'était fini! ma dernière planche de salut venait de se briser... Anéanti, je me laissai choir sur un banc et j'éclatai en sanglots!

. . . . . .

C'était un hiver... Je connus les affres de la faim atroce, implacable ; les nuits sous les ponts, dans les bois, par un froid terrible, avec pour lit la neige, et pour oreiller un glaçon! En un mot, je connus le vagabondage dans toute son horreur.

Eh bien, aujourd'hui que, plus favorisé que tant d'autres, je suis sorti du gouffre, je suis heureux d'avoir tant souffert. Dans l'adversité, j'ai appris à aimer ceux qui n'ont rien et à détester ceux qui possèdent et qui jouissent!...

Les bourgeois repus, ventrus, puant la graisse, dont nous sommes les humbles esclaves, auraient bien besoin d'aller chercher des leçons de fraternité parmi les malheureux qui couchent à la corde et qui trouvent leur pâture dans les boîtes à ordures!

J'ai vu souvent de ces pauvres hères dont la société a fait des parias, n'ayant qu'un crouton de pain sec à se mettre sous la dent, le partager sans regrets avec un camarade.

J'en ai vu, sous les ponts, au milieu de la nuit, par plusieurs degrés au-dessous de zéro, se dévêtir pour couvrir de leurs hardes, de pauvres enfants qui, sans eux, seraient morts de froid! Des enfants!.. Que vous ont-ils donc fait, eux? Que leur reprochez-vous, à ces innocentes victimes de votre monstrueux égoïsme?... Vous ne pouvez cependant pas les accuser d'être des fainéants, des voleurs ou des assassins? Et cependant ils sont coupables, oui, coupables de n'être pas nés en des berceaux dorés! Voilà leur crime!... Pauvres chéris!...

J'avais fait connaissance d'une bonne vieille qui, tous les jours, m'obligeait à partager son frugal repas : quelques débris ramassés péniblement de ci, de là. « Mange, me disait elle, tu dois avoir faim et tu as besoin de forces ; moi, je suis bien malade et je n'en ai plus pour longtemps. » C'était vrai! je lui ai fermé les yeux...

Une nuit que j'errais à l'aventure, transi, le ventre vide, je fus accosté par un individu que je ne connaissais pas. « Viens coucher avec moi, me dit-il, il me reste vingt sous : c'est assez pour nous deux. » Il me raconta qu'il était valet de chambre, que ses maîtres, des calotins, l'avaient chassé parce qu'il refusait de courber l'échine devant la prêtraille! Pour n'avoir pas voulu jouer une ignoble comédie, il se trouvait sur le pavé avec, pour toute fortune, vingt sous...

Je n'en finirais pas, s'il me fallait dire tout le dévouement, toute l'abnégation dont sont capables ces gens que l'on traque et que l'on enferme comme des brutes dangereuses!

. . . . . .

Allons, frères, assez de souffrances! assez d'hécatombes d'innocents! Songeons à venger nos gosses et nos compagnes. Groupons-nous! Et quand tous ceux qui peinent et qui crèvent de misère auront entendu notre appel, nous serons légion! Alors nous marcherons ensemble à la conquête de la liberté!

MORIS.

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

Lettre de Suisse

La première impression que réclame et qu'attend le voyageur dans la contrée où il se déplace, c'est d'avoir ses sens vivement frappés d'émotions nouvelles, inédites ou tout au moins non pareilles à celles qu'il a eues jusqu'à ce jour. Il voudrait que les habitants du pays, nouveau pour lui, qu'il va voir, ne ressemblent pas, physiquement ni moralement, aux personnes qu'il a coutume de rencontrer, que leurs mœurs, leurs habitudes et leurs conditions s'écartent absolument de ce qu'il connaît déjà, de manière à pleinement justifier leur dénomination d'*étrangers*.

Helas! c'est en vain que le cerveau des Parisiens, légèrement teinté de romantisme, escompte ces vibrations nouvelles pour en tirer d'intenses jouissances soupçonnées seulement, mais sans échéance future, par conséquent irréalisables.

C'est bien à tort, en effet, que l'on considère l'existence de plusieurs pays en Europe, absolument distincts les uns des autres, ayant chacun une organisation, un genre de vie, des gens autres que ce que nous possédons chez nous. C'est à peine si le climat daigne changer à 150 lieues d'intervalle.

L'individu né en France, dans tous les cas, peut très bien se permettre de ne pas trouver étranges les étrangers et s'il va de Paris à Genève, par exemple, il est étonné de la

similitude qui existe entre deux villes situées à 700 kilomètres l'une de l'autre.

Que le pays soit grand, petit, pauvre ou riche (naturellement), chaud, froid, guerrier ou pacifique, taxé ou non d'impôt, la moyenne de bonheur individuel est la même partout, ici comme là. Le même facteur peut servir à mesurer le bien-être social — ou plutôt le mal-être — des travailleurs, en tous endroits.

Quelle raison donner à cette brutale constatation ?

C'est qu'il n'existe en réalité que deux grandes nations : celle qui produit et celle qui prend tout au fur et à mesure de la production, ne laissant au producteur pas même le minimum suffisant pour l'empêcher de s'étioler, sinon de mourir de faim. Qu'importe à l'ouvrier suisse que son pays n'ait point d'armées permanentes et que presque tous les objets de consommation soient exonérés d'impôts ! Cela ne l'empêche pas de jeûner, de chômer et d'habiter la cour des Miracles suisse, telle qu'elle existait au temps de Calvin !

Que lui importe d'habiter l'un des pays les plus fertiles du monde et d'une infime densité de population? (la Suisse entière n'a pas plus d'habitants que Paris seul) puisque, contrairement aux affirmations de Malthus, il est aussi malheureux, si ce n'est plus, que dans les petits pays incultes bien que très peuplés.

La même cause de mal existe partout unifiant l'apparence des contrées peuplées toutes de pauvres et de riches. Ici comme ailleurs, dans cette Suisse républicaine, le jésuite est tout puissant. On s'est défait du phylloxéra, mais on n'a pu détruire l'influence cléricale. Il y en a à toutes les sauces et tous plus républicains les uns que les autres : catholiques, protestants, juifs, salutistes et même d'une cinquième espèce appelée « momiers » et qui tient des quatre autres sectes. Quand les protestants sont les plus puissants, ils s'emparent des biens des catholiques, puis, aux mêmes catholiques les revendent moyennant finance ; et réciproquement. Sous le couvert de combattre l'ivrognerie, des sociétés de tempérance font la plus militante campagne cléricale. Certaines poussent même le fanatisme jusqu'à demander la destruction pure et simple de la vigne et de tout ce qui peut servir à fabriquer de l'alcool ou des boissons en contenant.

Pour se convaincre de la croisade religieuse qui a lieu en Suisse, on n'a qu'à faire un tour à l'Exposition de Genève ou sont appendues, à la section d'économie politique, de grandes cartes géographiques de la Confédération, couvertes de minuscules drapeaux épinglés sur toutes les localités où il existe une société, une agglomération ou une confrérie dirigée par des en...soutanés. Ces cartes ressemblent à s'y méprendre à des murs sales couverts de nids à punaises. On serait presque tenté de les enduire de pétrole et d'y mettre le feu pour les détruire. Je plains sincèrement la jeunesse d'ici sur laquelle presse cette maudite armée de calotins qui n'est, à vrai dire, pas moins menaçante en France. C'est aussi elle qui est la vraie responsable des bombes de Barcelone et qui sait quels crimes elle prémédite en ce moment pour un prochain avenir.

Il n'y a donc pas plus de différence entre la condition du salarié, qu'il soit suisse, français, italien, belge, allemand ou anglais qu'entre les diverses formes gouvernementales d'aujourd'hui, qu'elles s'intitulent monarchie, empire ou république. Le véritable moteur qui anime toutes ces entités, c'est l'esprit conservateur propriétaire, aidé de l'appui policier et de l'esprit divin du clergé. A Londres, le salarié gagne en moyenne 7 francs par jour, à Paris 6 francs, à Genève 4 à 5 francs, à Buenos-Aires 15 à 20 francs. Tout compte fait, le capitaliste leur laisse à chacun la même valeur, bien que représentée par des sommes différentes. A très peu de chose près, le chômage est d'analogue durée pour les nationaux comme pour les étrangers et ils ont d'identiques charges et besoins à satisfaire. Donc, à tous points de vue, le sort de l'un n'est pas plus enviable que le sort de l'autre, et chacun est malheureux dans des proportions équivalentes. C'est pour ces diverses raisons que le salarié ne doit pas hésiter un instant à s'affirmer internationaliste et frère de ses voisins de frontières. Les seuls ennemis qu'il doive combattre sont le capitaliste, l'employeur ou l'usinier que protègent l'autorité et la cléricaille du monde entier sous les multiples formes qu'elles revêtent.

Frappons la bourgeoisie elle-même dans son principe ; l'autorité, dans son essence : le capital. Voilà où se trouve véritablement le secret du mal social.

E-L. Armand.

LUTTONS !

On a parlé souvent de la misère des mineurs. Des écrivains, et pas les moins illustres, se sont appliqués à mettre au jour les souffrances qu'endure cette classe de déshérités, qui pour faire des capitaux à un seigneur quelconque, sue sang et eau et obtient un résultat on ne peut plus médiocre ; car, quand on pense qu'avec 2 fr. 50 par jour au plus, le mineur doit se nourrir, se vêtir, se loger et élever une famille presque toujours nombreuse, on conçoit aisément que les gens de cœur se soient émus et que des flots d'encre aient été répandus, hélas ! sans pourtant parvenir à ébranler ce que j'appellerai par condescendance, le cœur de ces bourgeois adéphages, qui trônent sur les montagnes édifiées par leurs esclaves et osent assister, impassibles et sans le moindre remords, au drame de la vie, en poussant l'impudence jusqu'à braver le pauvre monde par l'exhibition du mépris et du luxe qu'ils étalent sur leur passage. Et cela se passe en ce prétendu siècle de civilisation ; c'est à ne pas y croire.

Mais les exploits de ces canibales ne s'arrêtent pas là, et il suffit d'être un tant soit peu observateur pour se rendre compte des ravages qu'ils font dans l'espèce humaine et combien peu être nuisible l'influence prépondérante qu'ils prennent sur nous. Après avoir bu notre sang, ils rongent notre cerveau maintenant et bientôt ce sera le cœur qu'ils attaqueront, et c'est plaisant à voir, avec quelle désinvolture nous nous prêtons aux festins carnassiers de ces anthropophages, on serait presque tenté de croire que nous savourons un délice quelconque à nous poser ainsi en martyrs; c'est lorsque nous serons incapables de la moindre révolte que nous songerons à nous révolter ? Eh ! bien, vrai, on n'a pas idée d'une pareille ankylose.

Réduit à la plus stricte misère, traînant honteusement sa vie à travers les années, toujours plus malheureux et plus fatigué, le travailleur n'a pas encore le courage de faire sentir le poids de sa force à l'inepte bourgeois: il préfère subir, sans se plaindre les atrocités sans nombre dont il est l'objet, ressemblant en cela au type que les curés nous ont fait du nommé Jésus-Christ qui tendait sa joue gauche à ses persécuteurs après avoir été souffleté sur la droite.

En effet, ne faut-il pas que ce travailleur, qui connait la valeur intrinsèque de sa force de travail, qui sait au prix de quelle activité il est parvenu à amasser la fortune de laquelle jouit sans vergogne le bourgeois, et qui se voit acculé dans cette impasse, ait cédé à une dépression morale pour accepter une pareille situation, et qu'il se trouve dans une complète prostration de l'esprit pour ne pas se révolter contre un pareil état de chose. J'admets certainement que la fatigue du corps nuise au développement des facultés intellectuelles, j'admets aussi que le chemin à parcourir pour aplanir l'inégalité des êtres entre eux soit hérissé de nombreux obstacles, mais tout cela n'entraine pas cette indolence, cette inertie du cerveau dont la classe ouvrière est atteinte et faut-il encore pour cela se décourager ? Non ! mille fois non ! luttons, camarades, luttons, si nous voulons vaincre, ou nous n'en sortirons pas.

Gustave Rampal.

LA BALANCE DE THÉMIS

Nous parlions justice, l'autre soir, sans doute à propos de Cauvin.

— Voyons, dis-je à mon interlocuteur, un bourgeois bien pensant, mais pas plus bête qu'un autre... bourgeois, voyons, pénétrez-vous bien de cette idée que non seulement votre justice se trompe grossièrement, mais lors même que tout semble pour le mieux dans la meilleure des justices, eh bien ! votre justice n'est pas encore juste. A preuve entre autres, ce fait-ci, qu'il me fut donné de constater au cours de mon incarcération à la prison maritime. Rapprochez, rapprochez ce fait du cas de « Cauvin, » et si comme je me plais à le croire vous n'êtes pas un esprit trop englué de préjugés, conventions ou autres cacas, eh bien ! vous conclurez au néant de votre justice. Ah bah !

Certain jour, on amena un ouvrier et un pompier, tous deux employés dans l'arsenal. Leur crime, ô ironie ! fumer dans les lieux d'aisance, proches l'atelier. Un pandore venait de les surprendre *flagrante delicto*. Point n'est besoin de dire, n'est-ce pas, que le « devoir avant tout », et dame aussi, flairant une bonne note, le brave pandore poussa nos deux relinquants devant les « autorités supérieures ».

Pour un peu, le cas allait être jugé pendable. Pensez donc ! fumer dans les lieux d'aisance, et si le... la... avait explosé, leurs bureaux si proches ! Ce disant, nos autorités supérieures, érigées en jugeurs, entassaient devant les deux pauvres bougres épeurés, codes sur articles et articles sur réglements. On ne savait pas encore, mais le cas avait été prévu : il y avait un tarif et... le cas fut tourné et retourné, comme bien on pense; sur les plateaux de la balance furent mis les dits codes et réglements, rien ne fut omis, rien, pas même les casiers judiciaires immaculés, du reste. Bref, un sentencieux « rien que huit jours de prison... », et on le leur fit bien voir.

Té ! tout ne se passe-t-il pas pour le mieux dans la meilleure des justices ?

Pourtant l'ouvrier, un jeune homme connu dans les quartiers bien « *femmés* » sous le nom de Popol, fut tout de suite dans l'intimité de deux jeunes drôles, qui tiraient vanité d'être à la « bolte » pour se faire tatouer, il est de bon ton en ce monde-là, paraît-il, de porter tatouages authentiques, vraiement faits, en caisse, sentant le terroir, quoi ! Dame, les travers de ce monde, valent bien ceux de l'autre, du... grand !

Sans doute, sans doute, coucher à même la planche, être sevrés de tabac pendant 8 jours durant, n'était point là agréable perspective. Mais bah ! d'abord le besoin de tabac ne se faisait pas trop impérieux, puis et surtout, on se délectait à l'idée qu'au sortir on allait faire danser le pognon de la môme. Bref, notre jeune ouvrier supporta comme il convenait le poids de ses 8 jours.

Le pompier lui, homme vieux avant l'âge, ne fraya pas avec le trio. Seul, toujours seul, le pauvre diable se morfondait visiblement; cela, du reste, n'échappa à personne. « Le vieux se fait des cheveux, disait l'un; du courage, père, disait l'autre.

Cette longue face hâve, ravagée par la fatigue, ces grands yeux qui accusaient la fièvre, tout cela emplit mon être de je ne sais quel sentiment de compassion. Je m'en ouvris au pauvre homme. « A la maison, une femme alitée, un enfant en bas-âge, 8 jours, de paie en bas et lui ici, en prison... » Et cette nature simple s'en tenait là, comme étonné de la hardiesse de ses paroles. Le pauvre homme se croyait « déshonoré » à jamais; il se voyait à la sortie baissant la tête par les rues, terrassé par les horions des vieilles perruches d'alentour...

Cette explosion de douleur contrastait étrangement avec les éclats de rire de l'ouvrier. Ah ! cette prison ! quel fardeau pour lui !

Les deux peines n'étaient pas égales. Plus de jugeurs, voilà ma conclusion.

XX.

LE

REPOS DES MAITRES

Quand les soldats plantés aux portes des palais
Sont las de s'accoter au corps des baïonnettes,
Ils mettent l'arme au bras et font des pirouettes,
Tournant appesantis sous le cuir des harnais.

Au jour resplendissant ou dans la nuit profonde,
Sous l'habit de forçat dont on les revêtit,
Hommes de l'homme ayant seulement l'appétit,
Ils veillent au repos des satisfaits du monde.

Ton ennemi n'est pas aussi loin que tu crois,
Riche, vois ce passant dont le soulier se troue,
Et cet autre : la faim lui tiraille la joue.
Prends garde au mal vêtu que coupe en deux le froid.

Riche, prends garde ! Au fond, l'homme à la sabre-tache
Commence à se lasser de traîner son attache :
La chaîne des grands maîtres va finir de s'user.
Prends garde à ce valet qui jour et nuit te veille,
Voici qu'en son cerveau quelque chose s'éveille;
Il ne faut plus qu'un cri pour le désabuser.

Paul T.

AVIS

Pour éviter tout retard nous prions les camarades correspondants et vendeurs du Libertaire, *d'adresser leurs communications, mandats, etc.* directement *à chaque journal :* Temps Nouveaux, Sociale, Libertaire.

Les trois journaux ne s'impriment pas dans la même usine et, pour une simple communication ou un règlement de compte, il nous faut souvent faire une longue course, c'est ce que nous voulons éviter.

AUX EMPLOYÉS DE COMMERCE

Les patrons d'une grande maison de soieries du quartier Gaillon ont fait mettre récemment en état d'arrestation un employé qui les dévalisait. Une perquisition faite à son domicile amena la découverte d'un nombre considérable de marchandises dérobées.

Les journaux enregistrèrent ce fait sans aucune objection, comme il convient à des feuilles honnêtes et bourgeoises. Seul le *Temps* eut une réflexion piquante en dévoilant que cet homme gagnait mensuellement *cent dix francs* après avoir débuté à soixante-quinze, ayant trois années de présence dans la maison. Le commissaire, pour obtenir quelques renseignements sur l'accusé fit appeler à son bureau les collègues appartenant au même service que lui; et l'un de ces derniers lui révéla être employé depuis sept années et toucher comme traitement cent francs. Il paraît que le commissaire laissa échapper cette phrase digne d'être citée : « Qu'il n'est pas étonnant que des employés volent avec un gain si dérisoire. »

Ce que je veux dire ici, est moins pour l'inculpé, dont je m'abstiendrai de faire l'éloge; mais pour toute l'administration qui râle sous les talons de ces Maîtres insatiables. C'est pour flétrir, le cœur plein d'amertume, l'ignoble pusillanimité qui règne en maîtresse sur beaucoup de camarades, ce qui les contraint aux plus avilissantes adulations. Mais heureusement il existe encore quelques esprits conscients d'eux-mêmes, dont les regards sillonés d'éclairs parlent assez ostensiblement de secouer le joug qui les étreint, et c'est de ceux-ci que j'ose me faire le fidèle interprète.

Quelques objections concernant l'insuffisance du salaire, ont amené le renvoi immédiat de ceux qui les avaient soulevées; et les Maîtres vautours continuent minitieusement à suspecter leurs esclaves dont la morne passivité met leur honnêteté hors de tout scrupule. Ils ne se doutent pas, ou plutôt ils savent bien, ces minautores tout bouffis de morgue, que leur gloutonne avidité vers l'immonde curée, a pour effets inéfectuables de réduire leur parias — à la prostitution, l'inceste, le vol. Et ses pantins sans vervogne osent se faire accusateurs ; osent traîner à la barre un misérable moins ignoble qu'eux. Eh bien ! puisqu'ils ont soulevé le manteau recélant leurs infamies, les plaies incurables qu'ils sèment, ils seront bien forcés de le tenir jusqu'à ce que toutes soient mises à la lumière et leur honorabilité sera clouée au pilori du jour. Espérant que l'avocat qui défendra l'accusé fera une brillante défense, et qu'il exposera les calamnités qui guettent l'homme insuffisamment rétribué. Espérant qu'il trouvera des arguments terribles à seul fin d'atténuer la peine de son client ; ce sera pour nous une victoire morale qui nous guidera vers l'avenir. Qu'il jette indirectement le premier signal; d'autres lui répondront !

O vous dont j'entends les approbations craintives, vous n'êtes pas plus veules que d'autres. Vous allez secouer cette inertie qui fait de vous des aveugles ! Vous n'avez pas des âmes basses et abjectes ! Vous voulez vivre, avoir votre part de bonheur ! Eh bien ! qu'attendez-vous ? Regardez autour de vous, nous sommes-là. Joignez vos faibles voix aux nôtres, et forts de nous mêmes nous marcherons à la conquête de notre émancipation. Si les maîtres résistent, nous la prendrons de force. O ne frisonnez pas à ce mot de révolte, il est sublime et engendre des hommes. La résignation est bonne aux crétins; puis si l'opprimé s'égare, il est absous d'avance. Ce n'est pas particulièrement à quelques-uns que je m'adresse, c'est à l'intégralité.

C'est à cette classe dorée, plus prolétarienne que tout autre, c'est à vous tous qui claquez des dents sous vos habits de mode.

Ah ! n attendez pas plus longtemps pour sortir du gouffre, car plus l'attente sera longue, plus l'escalade sera dangereuse pour faire, nouveaux Titans, le siège de cet Olympe où les maîtres se réjouissent à l'idée de notre agonie sans fin. Espérez, la fin est proche; que mes accents vous arrachent un cri unanime: comptez-vous des yeux et plein de résolution, jetez vous dans la mêlée ! Vous êtes la force, donc vous êtes le droit ! Tendez vos oreilles à ce cri d'Eschyle : « les Maîtres mourront. » Oui, leur puissance chancellera et s'évanouira devant votre grandiose révolution. Mais n'attendez pas, car les Maîtres ne pardonnent jamais aux téméraires vaincus. Me comprenez-vous ?

Louis Grunx.

Dans les Coulisses

J'ai pu, en m'affublant d'un costume de figurant, m'introduire dernièrement dans les coulisses de l'Opéra.

J'avais la conviction que, dans ce temple de la débauche dorée, je verrais des choses fort intéressantes.

J'ai été servi à souhait.

. . . . . .

D'abord une cinquantaine de malheureux comparses qui viennent là gagner les vingt sous qui les empêcheront de crever de faim et leur permettront de ne pas coucher à la belle étoile. Il y en a de tout âge : des enfants, des hommes mûrs, des vieillards à barbe blanche... Et quelle misère ! Un pauvre vieux m'a avoué qu'il n'avait rien mangé depuis le matin et qu'il attendait sa paie pour se mettre sous la dent un morceau de pain sec !

Je n'avais qu'à regarder les figures pâles et amaigries de ses camarades pour me convaincre que presque tous se trouvaient dans le même cas.

Pauvres travailleurs ! le ventre vide quand, devant eux, dans la salle, se prélassent en des fauteuils bien rembourrés les gens les plus huppés de la capitale !

Pendant l'entr'acte, j'ai visité le foyer de danse rendez-vous des abonnés et des ballerines. Là, changement de décor : bourgeois, financiers, hommes politiques, magistrats et autres parasites, en habits de soirée, s'y donnent rendez-vous ; assis sur des sofas, en compagnie de femmes à peine vêtues, ces immondes personnages couvrent leurs compagnes de caresses bestiales autant que de bave.

A quelques pas de ces gredins râle le troupeau des affamés.

. . . . . .

Je tiens à vous avouer qu'avant ma visite dans ce lupanar gouvernemental je me sentais encore un reste de pitié pour cette société bourgeoise que je voulais croire plus inconsciente que perverse. C'est maintenant bien fini, et je conseille aux camarades qui seraient encore hésitants d'aller faire, comme moi, un tour dans les coulisses ; ils se convaincront qu'il est de leur devoir d'étouffer ce qui leur peut rester de sentimentalisme bête dans le cœur. Débarrassés alors des derniers vestiges d'une indulgence mal placée, ils se rallieront de tout cœur et sans arrière-pensée à notre cri de guerre : Sus aux bourgeois ! Vive l'Anarchie !

Moris.

INSOUMIS

Que les journaleux dégoutants qui déshonorent la presse, affectent des airs triomphants chaque fois qu'ils peuvent signaler des cas de désertions soit dans l'armée italienne ou l'armée allemande, tapent à tour de bras sur la vieille marmite patriotique qui sonne le fêlé, c'est leur rôle ; mais les statistiques sur le chiffre des insoumis à la loi militaire, signalé par le dernier relevé trimestriel dressé par la gendarmerie, pour le gouvernement de Paris seulement, les démentent, il est de 3,792

3,792 ! Ce chiffre se passe de commentaires ; il vaut à lui seul les meilleurs arguments possibles.

Ne nous rebutons point, continuons l'œuvre de propagande sans nous laisser intimider par les menaces et les persécutions.

A dater de ce jour, les bureaux du « LIBERTAIRE » sont transférés 5, rue Briquet. Nous prions nos amis, correspondants, dépositaires et vendeurs de prendre bonne note de ce changement d'adresse et d'envoyer désormais tout ce qui concerne l'administration ou la rédaction du Journal à M. Constant MARTIN, 5, rue Briquet, à Paris.

Tournée en Province

Nous rappelons aux camarades de province que nos amis, les compagnons Elie Lemanceau et Evariste Laurent ont l'intention de faire une tournée de conférences. Ils prient les camarades des villes ci-dessous indiquées d'entrer en relation avec eux :

Reims, Troyes, Dijon, Chalon-sur-Saône, Macon, Lyon, Saint-Etienne, Romans, Avignon, Marseille, Toulon, Montpellier, Cette, Béziers, Toulouse, Agen, Bordeaux, Angers, Trélazé.

Nous croyons que tous les amis de province aideront nos camarades dans leur œuvre de propagande.

Ecrire au *Libertaire*, 5, rue Briquet, ou à Elie Lemenceau, gérant, 30, rue du Château, Paris.

Les camarades Elie Lemanceau et Evariste Laurent devant, comme on l'a lu plus haut, partir en province, nous convoquons tous les compagnons à la réunion ci-dessous dans le but de fournir à nos amis l'argent nécessaire à leur voyage.

⁂

Le jeudi 17 septembre, à 8 h. 1/2 du soir
SALLE DU COMMERCE
90, rue du Faubourg-du-Temple

GRANDE CONFÉRENCE

PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE
avec le concours assuré de
Sébastien FAURE
Elie LEMENCEAU, Evariste LAURENT
Sujet traité : *Patriotisme et Militarisme*

Entrée : 50 centimes. — Les dames sont admises

PROVINCE

Agen

Dimanche, 6 courant, à la distribution des récompenses du Concours régional, présidée par les ministres Darlan et Boucher, après avoir décoré divers types, Mossieu Darlan appelle le nommé Maria, métayer, et lui présente une médaille de bronze, à titre de récompense comme vieux travailleur. Et celui-ci de répondre : « Que voulez-vous que je fasse de cela ? Ça ne vaut pas vingt sous ! » et jetant la médaille au Darlan, il se tire des pieds. Toutes les grosses légumes réunies là en rotaient.

Le lendemain, à la Cour d'assises cette fois, un garçon de 19 ans, Moulade, a été condamné à 5 ans de travaux forcés pour vol. Au prononcé de ce verdict, le condamné crie aux jurés : « Vous êtes des fainéants. Ce ne sont pas les pauvres comme moi que vous devriez condamner, mais les banqueroutiers et vous-mêmes. »

Aigues-Mortes

Les Va-nu-pieds ; levage du sel. — Je les ai vus par centaines à Aigues-Mortes, tous ces parias, tous ces loqueteux, tous ces tristes produits de notre belle organisation sociale. Des hommes, ces malheureux ? Non, les riches les ont abrutis lorsqu'ils étaient enfants et vidés par le dur travail, le manque de pain, plus tard; on dirait des brutes inconscientes au regard creux, fermées à toute compréhension.

Il faut être en contact avec tous ces malheureux pour comprendre le sort social qui leur est fait.

Le travail du levage des sels est vraiment tout ce que l'on peut imaginer de plus criminel. Ce travail, qui dure une vingtaine de jours, force l'ouvrier à un surmenage extraordinaire pour une journée de 8 à 9 francs. Cette alléchante somme attire dans ces pays marécageux et fiévreux d'Aigues-Mortes tout ce monde roulant, vrai fourmilière humaine, venant se disputer le travail, comme feraient des chiens affamés pour ronger le même os. Mais il n'y a pas du travail pour tous et la complaisante autorité en uniforme de gendarmes — comme les années précédentes et cela au nom de l'ordre — a expulsé tous ces malheureux.

Conduits jusqu'à Nimes et sous bonne escorte, ordre leur a été donné de quitter les lieux dans les 24 heures. O douce Liberté !

Traînez, malheureux, par les routes l'espoir de jours meilleurs. Traînez votre misère noire.

Les satisfaits, quand viendra la saison des frimas, les pieds sur les chenets, au coin d'un bon feu, dans la béatitude d'une conscience sans tare, rêveront à la vie belle que leur font tous leurs esclaves, applaudiront à tous les coups qui seront portés contre ceux qui pourraient troubler leur digestion pantagruélique,

Tandis que les dénués de tout, les volés par le riche, iront grossir les rangs de ceux qui déjà pullulent dans les bastilles républicaines.

J. Pertuis.

Bar-sur-Aube

L'église. — J'avoue qu'il faut avoir bougrement peur du froid et craindre la pluie glacée, qui pénètre à travers les vêtements cordés, pour chercher un asile dans une église. La douce et chaude buée qui filtre à travers les grilles du sol des temples, ne saurait me faire accepter la dégueulante odeur d'encens, mêlée aux âcres puanteurs utérines de rances bigotes pour lesquelles cuvette et injecteur sont sataniques articles de toilettes. Les églises sont nids de puces, d'ailleurs : puces d'alcôves, puces de séminaires, punaises de sacristies.

Si encore, les modernes lévites avaient laissé au vaisseau intérieur des temples leur aspect primitif, l'œil vaguerait dans les profondeurs des voûtes jaunies par la fumée des cierges; sur l'abaque des pilliers il fouillerait quelque fantasmagorique groupe, œuvre d'un maître-tailleur de pierre du moyen-âge. Mais la voûte a été barbouillée d'indigo, parsemée de stupides et lépreuses étoiles de cuivre vert-de-gris, la statuaire y est représentée par des Labre et des Alacoque en carton-pâte peinturluré, chefs-d'œuvre sortis des fabriques de Vandeuvre, (Aube.)

Et c'est de là, que diacres et archidiacres, prêtres et archiprêtres, se faisant policiers — c'est encore un ministère — ont livré à dame police, deux enfants qui s'étaient évadés de la colonie pénitentiaire de Bar-sur-Aube, et s'étaient réfugiés dans une église pour y passer la nuit.

Il y a mille ans, l'église était un asile inviolable où les malheureux se réfugiaient contre la fureur des grands, les prêtres protégeaient les faibles ; aujourd'hui l'église est une souricière, le prêtre un mouchard.

Dans un faubourg de Troyes on peut voir, sur l'enseigne d'une auberge, Martin, l'évêque, fendant d'un coup de sabre son manteau pour en donner une moitié à un pauvre hère; les évêques d'aujourd'hui coupent les bourses pour s'en approprier leur contenu

C'est le progrès — le progrès bourgeois.

Beziers

Le parti ouvrier Biterrois veut bien nous dire qu'il a voté des résolutions dans lesquelles il approuve pleinement la conduite des Guesde, Millerand, Jaurès, Viviani et consorts

Comment pourrait-il en être autrement ? Depuis quand le valet n'obéit-il pas aux maîtres qu'il s'est choisi librement, espérant récolter dans leur sillage, places et emplois lucratifs ?

Quand à nous, malgré votre rage impuissante et la bave que vous essayez de verser, nous continuerons à propager l'idéal libertaire, et, tout en combattant par tous les moyens le régime Bourgeois qui craque de toutes parts, nous lutterons aussi pour écraser dans son germe ce faux socialisme que vous préconisez et qui ne serait que la répétition de l'esclavage existant.

Et que nous importe d'être exploités et asservis par le tiers et 4me état, qui auraient au préalable pris le soin de nous rejeter à nous le cinquième, et qui surtout, après les quelques exemples que vous avez donnés de votre manière de concevoir la liberté, serait au moins aussi autoritaire que le pouvoir existant ? Nous n'aurions donc fait que changer d'hommes et d'étiquette, mais le fond resterait le même ; et si vous n'avez pas autre chose à nous offrir, grand merci, nous sortons d'en prendre.

A cela nous préférons une absolue liberté et nous savons que ce ne sont pas les boites électorales qui nous la donneront, mais bien la Révolution sociale.

Andrieu.

Chalon-sur-Saône

Salon du Colisée
Samedi 3 Octobre 1896, à 8 h. 1/2 du soir
SOIREE FAMILIALE
Organisée par *Les Amis de la Liberté* au bénéfice de la Propagande libertaire
PROGRAMME
Première partie. (8 h. 1/2)
CONFÉRENCE
par le camarade H. Dhorr, rédacteur au *Libertaire*
Sujet traité : **LA SOCIÉTÉ FUTURE**
Deuxième partie (9 h. 1/2)
CONCERT VOCAL ET INSTRUMENTAL
POÉSIES ET MONOLOGUES
Troisième partie (11 h.)
BAL DE NUIT à grand Orchestre
Cotisation : 50 centimes
Pour les Cartes d'invitation, exigibles à l'entrée, s'adresser à M. Guillon, 49, rue St-Georges, avant le 29 septembre.

Selon mon habitude, hier soir, jour de paye, je prenais un verre dans un café où beaucoup de camarades ont l'habitude de se rencontrer. Vrai ! ce qu'il faut être solide pour entendre les inepties qui alimentent la conversation !

C'était à propos des sous étrangers. Un commerçant de Chalon, confiseur, sachant que la monnaie de cuivre n'aurait plus cours à partir du vendredi, ne trouva rien de mieux que d'avancer la paye de ses ouvriers de deux jours et de les régler en bonne monnaie de billon. Si vous aviez entendu le boucan que faisaient, hier soir, les ouvriers qui, naturellement, ne travaillent pas dans cette turne !

— Si c'était moi, disait l'un, je lui aurais foutu ma paye à la hure !

— Si c'était moi, disait l'autre, je l'assommerais !

Soyez tranquille, doux exploiteur, vos ouvriers, j'en réponds, ne veulent pas vous faire de mal ; s'ils se sont laissé aller à vous débiner, c'est par entraînement. La demi-douzaine d'absinthes hebdomadaire cuvée, ils reviendront à de meilleurs sentiments, car si ces hommes eussent été dans leur état normal, ils eussent compris que, au point de vue bourgeois, il n'est pas plus malhonnête de trafiquer sur des gros sous que sur une marchandise quelconque. Si votre patron a en magasin une grande quantité de bonbons avariés et qu'il trouve le moyen de s'en débarrasser à bon compte, vous vous écriez : « Quel chic homme ! nous voilà encore du pain sur la planche ! » Mais comme c'est vous qui êtes pincés, vous la trouvez mauvaise.

Si ce patron agit ainsi, il est forcé de le faire : la concurrence est là qui le guette; tant que la propriété individuelle, l'autorité, subsisteront, tant que vous n'aurez pas le courage de nous donner la main pour nous en débarrasser, rien ne sera changé au régime que nous subissons. Il ne peut pas y avoir de bons patrons ; donc choisissez : ou l'autorité avec ses conséquences, ou l'anarchie !

P. Dacier.

Toulon

Un camarade, nous adresse de Toulon, copie d'une chanson que l'on fait braire aux *Marsouins* composant le chœur du 8me régiment d'infanterie de marine. Elle est assez déguculasse.

LES FEMMES DE FRANCE

La paix féconde nos sillons;
Mais que demain vienne la guerre,
Et l'on verra nos bataillons
Marcher au feu comme naguère.
Si, dans le ciel clair de l'été,
Fleurit l'arbre de l'espérance,
C'est que Dieu même l'a planté (*Veinard !*)
Dans le cœur des femmes de France.

II

La terre ne boit plus le sang (*merci*)
Des blessés aux heures amères. (*oh ! combien*)
Sur ceux qui tombent dans les rangs,
Veillent les femmes et les mères. (*de loin*)
Si, par les balles dévasté,
Fleurit l'arbre de l'espérance (*il fleurit quand même*)
C'est que Dieu même l'a planté (*re veinard*)
Dans le cœur des femmes de France. (*Ça doit les gêner, un arbre !*)

III

Sous les talons des oppresseurs,
Nos angoisses où donc sont elles ? (*je n'en sais rien*)
C'est par les mères et les sœurs
Que les races sont immortelles. (*Sans elles, plus de races, c'est pourtant vrai.*)
Si, dans l'air de la liberté,
Fleurit l'arbre de l'espérance,
C'est que Dieu même l'a planté (*Il n'y a pas d'erreur, c'est lui.*)
Dans le cœur des femmes de France.

Oui, voilà la pâture intellectuelle servie à des hommes, et l'on veut former des races immortelles !

LA GRANDE FAMILLE

Aménités des officiers. — Je parie que ta mère ne peut plus pisser, maintenant qu'elle a envoyé son c.. au régiment. (*Paroles textuelles de bienvenue du capitaine Ruben aux jeunes soldats.*)

Recommandations. — Attention de ne pas vous faire ..... par les anciens. (*Du même.*)

Encouragements. — Vous ferez vos 28 jours sans vous faire porter malades. Quitte à tomber dans les fossés, nom de dieu !

(*Lieutenant Thiollière, 6e compagnie, 8e régiment de marine.*)

BELGIQUE

Charleroi (Hainaut)

Voila à peine quatre mois que la propagande anarchiste est menée sérieusement dans le bassin de Charleroi, de nombreuses et utiles conférences ont été données, quantité de journaux anarchistes ont été mis en circulation, l'idée libertaire est tombée sur du bon terrain et n'a pas tardé à germer.

La création d'un journal y est devenue indispensable, aussi est-ce avec plaisir que nous vous annonçons le premier numéro du :

Cri des opprimés, organe communiste anarchiste à 5 centimes, paraissant le dimanche à partir du 27 septembre, rédacteur Emile Chapelier, ancien gérant de l'*Insurgé*.

Le Cri des opprimés aura comme format les trois quarts du *Libertaire*, il sera un journal de combat où les personnalités seront soigneusement mises à l'écart.

Le Cri des opprimés sera une tribune libre où toutes les idées sérieuses seront discutées impartialement.

Le Cri des opprimés insèrera gratuitement toutes les crapuleries patronales et militaires dont seront victimes l'ouvrier et ses fils.

Le Cri des opprimés sera le vrai journal populaire, où les intérêts de la classe ouvrière seront défendus par des ouvriers mêmes, tout à fait désintéressés, ne cherchant nullement place ou mandat.

Les camarades sont priés de nous informer du nombre d'exemplaires qu'ils désirent.

Envoyer tout ce qui concerne le journal au bureau provisoire : Emile Chapelier, rue de Montigny, 28, Charleroi.

Le gérant, A Louis.

Convocations
ET COMMUNICATIONS

Paris

Le groupe libertaire du XIVe arrondissement se réunit tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Labéis, 11, rue Desprez.

Les Libertaires du XIIIe se réunissent tous les samedis chez le bistrot, 59, rue de la Glacière.

Le groupe de propagande du XIe arrondissement se réunit tous les samedis, salle Julien-Juge, avenue Philippe-Auguste, 127 bis, au premier étage, à 8 h. du soir.

Les camarades des Xe et XIe arrondissements se réunissent 93, faubourg du Temple, tous les dimanches soirs à 8 h. 1/2.

Causeries par un camarade.

Jeudi soir 17 septembre, organisation définitive de la soirée familiale.

Les Naturiens (de la Bastille) se réunissent tous les samedis, à 9 heures, salle Maurice, 183, rue Saint-Antoine.

Causerie.

Les Egaux du XVIIe, cercle d'études sociales, scientifiques et philosophiques. — Réunions libres tous les mercredis à 9 h. du soir, maison Leroy, 12, avenue des Ternes (angle de la rue Poncet).

Nous invitons toutes les personnes soucieuses de leurs intérêts et à la fois de l'émancipation sociale, à suivre assidument nos causeries contradictoires du mercredi.

Le meilleur accueil sera fait aux contradicteurs et conférenciers qui voudront bien nous aider à développer nos différents sujets.

Sujet à traiter le mercredi 23 septembre :

Les différentes formes du salariat.

Une bibliothèque en formation permettra à l'avenir d'étudier plus amplement les questions posées.

Quelques volumes sont déjà à la disposition des camarades.

Les groupes la Jeunesse antipatriote et libertaire du XIIe et la Bibliothèque sociologique du XIIe, déclarent, pour éviter toute confusion, qu'ils n'ont rien de commun avec le groupe d'études sociales révolutionnaires du XIIe.

Jeunesse anti-patriote du XIIe. — Lundi 21 septembre, à 9 heures, salle Arnaud, 35, rue du Sergent-Bauchat. — Urgence.

Bibliothèque sociologique des Travailleurs du XIIe. — Réunion samedi 19 septembre, à 8 h. 1/2 précises, au local convenu.

Tous les membres du groupe sont instamment priés de ne pas manquer à cette réunion.

Les Libertaires du XVe arrondissement. — Tous les vendredis et les dimanches chez le bistrot au coin des rues du Commerce et du Théâtre. Les vendredis, réunion d'étude, et les dimanches, soirée familiale précédée d'une causerie par un camarade.

L'Harmonie, groupe d'études sociales, se réunit le mardi, café de la Renaissance, 69, rue Blanche. L'Harmonie, qui s'occupe particulièrement de conférences a organisé un cours gratuit pour jeunes gens se destinant à l'art oratoire.

Des leçons particulières sont données par les professeurs, M. Fanelli, 46, avenue du Maine, et M. Bariol, 41, rue Fontaine.

Jeunesse anti-patriote du XIIe. — Le groupe change désormais de titre. Ce sera la jeunesse libertaire du XIIe. Toutes les questions intéressant la philosophie libertaire seront discutées sans exception. La contradiction sera toujours admise. Réunion le lundi 21 septembre à 9 heures précise. Salle Armand, 35, rue du Sergent Bauchat. Causerie par un camarade sur « la Famille. »

Tous les camarades sont invités.

L'Avenir Théâtral. — Cercle d'étude sociales des artiste, à 8 h. au Café des artistes, 11, rue Lepic. Organisation de soirées littéraires.

Banlieue

SAINT-DENIS. — Tous les camarades se rencontrent le jeudi soir, de 7 h. 1/2 à 10 h., dans le square, près du kiosque, pour lire, causer, discuter.

Province

REIMS. — Les camarades qui comprennent le bien fondé de nos idées et qui voudraient en voir la vulgarisation, sont invités à se réunir au cercle d'études sociales qui se tient salle Darsonval, rue des Romains, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir; causeries par des camarades.

BÉZIERS. — Groupe d'études sociales, la Jeunesse libertaire. — Samedi 19 septembre et suivants, réunion au nouveau local; Café Fourtavie, 1er étage, place du Marché; Causerie par un camarade. Tous ceux qui s'intéressent au mouvement social sont priés d'assister à ces causeries contradictoires.

CHALON-s/-SAONE. — Dimanche 20 septembre à 8 h. 1/2 du soir, au local habituel.

Soirée familiale, causeries, chants et poésies.

TOULON. — Les camarades se réunissent les jeudis et samedis au bar des Artistes. Place Maurique. Quartier du Chapeau Rouge.

TOULOUSE. — Le groupe « Les Libertaires » se réunit au café de France, boulevard de Strasbourg, tous les samedis, à 8 h. 1/2 et le dimanche après-midi, salle du premier étage.

MARSEILLE. — Les Libertaires de Menpenti se réunissent les mardis, jeudis et samedis, de 6 à 8 h. du soir, au bar Barre, grand chemin de Toulon, 107.

AMIENS. — Les citoyens s'intéressant à la question sociale sont invités à venir la discuter tous les dimanches à 5 h. chez Edmond, rue Basse des Tanneurs.

Les libertaires d'Amiens organisent pour le dimanche 4 octobre une grande soirée Familiale. Concert, Pièce sociologique en 1 acte. Conférence, bal, tombola.

Salle Cardon, rue Cardon, 11, Amiens.

ARLES. — Les camarades d'Arles qui s'intéressent aux questions sociales sont priés de s'adresser au compagnon Jules Munier, 62, boulevard des Lices, café Bonnefoy.

Formation d'un groupe d'études sociales.

BORDEAUX. — Samedi soir, 19 septembre. — Débit de la Fraternité, rue Causseronde,

Causerie faite par deux camarades : « Collectiviste ou anarchiste ? — De l'Influence Napoléonienne sur le mouvement socialiste ».

TROYES. *Fête-Conférence.* — Dimanche 27 septembre, à 2 heures de l'après-midi, au cirque Plège, Conférence-concert organisée par la Chambre syndicale des rebrousseurs. La conférence sera faite par le citoyen Fernand Pelloutier, qui parlera sur « le syndicat dans l'évolution sociale. »

Les lecteurs du *Libertaire* et leur famille sont cordialement invités.

Prix d'entrée : 30 centimes.

Étranger

NEW-YORK. — Les camarades de langue française se réunissent tous les lundis, à 8 heures 1/2 du soir, 64, Washington-Square. West Broadway.

MARCINELLE. — Dimanche 20 septembre, à 3 heures, grande conférence, chez Victor Dauvin, organisée par le *Cri des opprimés*.

Sujet : « les crimes de la religion », Orateur: Emile Chapelier.

N. B. — M. Cliquet, président du cercle catholique ainsi que M. le curé de Marcinelle ont été invités par lettre à venir faire la contradiction.

PETITE CORRESPONDANCE

Alais. — Un camarade demande des nouvelles de Balme, dit la Ruche.

Une compagne demande l'adresse du compagnon A. Dupiat.

Voici l'adresse de Pierre Kropotkine : Londres, Viola Cottage, Bromlay, Near London (Angleterre).

Chalon-sur-Saône, un curieux. — Le fait que vous signalez : un ouvrier que son patron a fait condamner en justice de paix à 110 fr. se renouvelle à chaque heure. Il est très connu que la justice est instituée pour protéger les riches. Vous ne citez ni nom, ni adresse ; dès lors, le fait perd de son intérêt.

Ad. — « Vive le Czar ». Trop long pour le format du *Libertaire* hebdomadaire.

D. — Nous n'avons plus de poésies de Jehan Rictus.

X. — Fait banal rendu intéressant par votre bonne façon de conter. Vous n'écrivez pas assez souvent.

Edar. K. S. — Copie détruite. Je regrette aujourd'hui de ne pas l'avoir.

A bonnes citoyennes. — Les femmes sont admises dans toutes les réunions, groupes et conférences.

Adrien Charles, 17, rue Mirabeau. — demande des nouvelles du camarade Jean-Louis et le prie de lui écrire à cette adresse.

A. — Reçu ton article. — Les camarades Lemanceau et Evariste Laurent ne sont pas à vrai dire des orateurs, ils sont de sincères compagnons, qui, dans leur tournée aideront les initiatives locales à se produire.

Collection du *LIBERTAIRE*

A partir de ce jour nous tenons à la disposition de nos lecteurs la collection complète des 44 numéros du *Libertaire* parus, au prix de dix francs port payé. — Mandat ou timbres.

L'imprimeur-Gérant: LEMANCEAU.

Imprimerie spéciale du *Libertaire*
55, rue d'Hauteville, Paris

SALLE CHAYNE

12, Rue d'Allemagne, 12

LE SAMEDI 19 SEPTEMBRE 1896, à huit heures et demie du soir

CONFERENCE

PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

PAR

Sébastien FAURE

SUJET TRAITÉ :

"LES CRIMES DE DIEU"

« DERNIERS AVATARS DE L'ESPRIT RELIGIEUX »

CAMARADES,

Les Bondieusards sont experts en l'art de se métamorphoser et de s'adapter à toutes les fluctuations des formes politiques et sociales d'une civilisation.

Les ridicules conception d' "Honneur", de "Devoir", de "Morale" qui nous étreignent ne sont que la résultante des siècles de superstitions et d'inepties religieuses qui pèsent sur les générations contemporaines.

Pour conquérir le bonheur, il faut que les Individus se dérobent à ces préjugés et que, aux conventions idiotes d'Honneur, de Devoir, de Morale, ils fassent succéder les saines notions de Sincérité, de Droit et de Félicité qui constituent la Morale, toute la Morale.

LES ORGANISATEURS.

Entrée : 50 centimes.

Nota. — Cette page ne peut être affichée que revêtue d'un timbre de 12 centimes.